

## Texte de Daniel COUTIER né à Rongy le 21 janvier 1924 et décédé à Tournai le 10 mai 2011

### Texte transmis par l'auteur en 2005

Mes chers amis

J'ai longuement réfléchi avant d'oser voir à cette réunion. Tous les soirs, les traces familiales ont motivé ces atterrissements. J'ai peu souffert, puis, soudain à l'insistance de plusieurs d'entre vous, j'ai acquiescé, j'ai accepté de fêter cet anniversaire comme d'habitude. J'ont fait devant moi, comme d'habitude le célébreront lorsque l'heure de l'adieu sera donnée. Votre cadeau méritait d'être associé à un petit présent. C'est pourquoi j'ai rédigé ce papier.

L'entrée en matière vous surprendra sûrement. Boris est un homme célèbre s'étant marié à Yorki près de Moscou. Mariage convenu d'ici en Sibérie, résulant par la suite la plupart du temps à l'émigration vers, et remplacé l'empire russe par l'URSS actuelle dont il devint le chef. Son nom s'écrivait simplement.

Écoutez ce palabres pour vous dire que la personne qui vous parle avait eue pour la première fois au moment de l'émigration dans un petit pays nommé Belgique. Contrairement à cet illustre personnage, j'en ai été plus humble, plus modeste mais mouvementé surtout. Je ne devrais pas commémorer pour autant et on ne parlera pas de moi dans les livres d'histoire. Cette coïncidence s'est produite, j'en suis sûr.

Aut dire des efforts, j'étais pauvre et un roturier. Reste cependant à l'âge d'un an ou deux à un court-circuit de beauté à Antwerp le jour me devenant le plus du canton. Mes parents et surtout les frères vous pouvez examiner au salon, une reproduction du tableau alors qu'il avait dans l'actuel état de fraîcheur actuel.

Devenir séduisant, c'est à mon sens franchir un cap, passer un cap, l'a été aux jeunes années, l'avance du vieux jour. Il n'y a qu'à se soumettre. Il n'est d'ailleurs pas possible d'éluder la perspective sinon d'espérer que tout se passe

A bit

sans trop d'atavisme physique.  
 Entrer dans la grande compagnie du 3<sup>me</sup> âge, c'est égarer  
 les yeux enfus. C'est jouer de la faculté de se remémorer  
 toutes les parcelles, les multiples objets qui ont orné la  
 branche de vie révolue. C'est me selon, petit-écolier, les  
 sabots ou galo-ches aux pieds, portant long bas de laine pa-  
 rtièrement filetés par ma grand-mère, la table en suite croix  
 à la main fréquentant le volé parois d'un menuisier de  
 village du Hautain occidental. C'est me souvenir de ces  
 artisans d'autrefois qui jalonnaient ma route quotidienne  
 Le sabotier, homme jovial plein de fraîcheur, chez qui nous  
 avions fait nos pas. Il y avait en, toutes variétés, le sabot  
 plat et léger de la meunerie, le sabot robuste du fer-  
 mier, le sabot muni des plus peures. Il y avait même le  
 sabot du diable. Toute une communauté de sabots.  
 Le maréchal ferrant, personnage plus rude chez qui nous  
 nous quisions l'entente lorsque il ferrait un cheval. Il y  
 avait le charbon, près de chez moi, qui a tenu pendant de  
 longues années, réparant les ossatures, des tombereaux et charriots.  
 C'était un homme paisible, le vannier encoeur, de ses  
 doigts habiles, il tissait l'osier en objets de toute  
 espèce du panier à pigeons au sac à provision. Voici  
 un de ces paniers. Situés et remplacés, figurant d'ailleurs à  
 musée du folklore. Sa forme les aussi, toujours très occupe.  
 Il travaillait principalement pour les malheureux, petites  
 braves leur liant ces grands fous des drapeaux que la  
 lière artisanale, naturelle et capiteuse murissait  
 lentement. Dans une moindre mesure, il approvisionnait  
 aussi les

agriculteurs en fûts de toute dimension. C'était le coffeur qui, le samedi  
 rasait les faces buccines des ouvriers. Il y avait le bouillier qui faisait  
 les harnelements de cuir pour les chevaux. Il était accusé d'ordonner. Le  
 tailleur, le jugeur par excellence qui tout le matin, ne se voit ses engins, en  
 plait d'ailleurs les ouvriers mis à bout habillaient les d'égards.  
 Le marchand de pétrole avec sa charrette à bras tirée par un cheval, il  
 disposait d'un tonneau et d'une mesure de capacité  
 d'un litre. Un c'loche en cuivre qui l'aidait à diriger au long  
 passage. A noter que certains de ces hommes de métier se servaient  
 de pétrole pour allumer leur foyer lorsque le bois n'était pas assez sec, ce  
 qui provoquait parfois des explosions. Il y avait le moulin, dont les grands bras  
 dominaient la plaine. Je ne l'ai pas connu. Les Allemands le considéraient  
 comme stratégique et l'avaient détruit lors de leur retraite en 1918. Il en  
 était de même pour les hautes églises. Seul un léger reste en bord de route rappelle  
 encore son emplacement. Il y avait le marchand de pain de lapins qui pas-  
 sait régulièrement. Le marchand de mares, terre spéciale que l'on utilisait  
 pour couvrir l'âtre le soir. Le feu dormait, un coq de bois, bien appliqué  
 le matin et les flammes s'élevaient en soufflant. C'était la parade au  
 chauffage continue qui n'était pas. Deux fois de plus. Tous per-  
 versaient le bras armé et dans la semaine il venait apporter selon ses souhaits  
 un lapin, un lièvre, un faisan, une perdrix capturée au collet. Un animal qui n'  
 fallait de sauter ou y flurmer, et de leccer son os. Les boulangers, le boucher  
 passaient à domicile. Les romains (les Bohémiens) faisaient parfois leur appa-  
 reil. Sans roulette ornales tirées par de petits âne ou a la longue ceinture,  
 s'installaient à proximité dans une prairie sous l'œil soupçonneux de la  
 gendarmerie. Individus au faciès étrange, à l'accent étranger, au  
 parler guttural. Ils créaient l'angoisse et les habitants, pensés simples, en  
 avaient peur. On leur faisait croire qu'ils étaient des voleurs, qu'ils étaient  
 des voleurs. Les mères battaient le rappel de leur progéniture. Nous ne sortions  
 plus le soir et nous nous barricadions habituellement la nuit. Ils étaient  
 de menus métiers et profesaient leurs services de porte en porte. Ils vivaient  
 surtout de rapines. La confiance régnait en matière. Quand ils vedaient

des lieux, et leur, poussait un ouf de soulagement. Souvent j'allais traîner mes  
guêtres à Blébois où l'activité du fleuve de la Loire, constituait un pôle d'attrac-  
tion pour les jeunes. Les péniches étaient en partance ce jour là malheureusement  
empêchant ainsi de voir dans le creux de la vallée et de la Loire, se dresser sur place de  
courageusement se fendant à la hauteur de temps en temps un faux pas, précipitant l'ou-  
vrier dans l'eau. Après tout c'était prévu et il était vite repêché. Les bateaux  
étaient de véritables entrepôts, j'en ai vu un. Le père donnait l'ordre de départ. La  
manœuvre était à la barre. Un long cordage était fixé au mât. À l'arrière de celui-ci,  
enfants, garçons et filles, le corps baigné de soleil se penchaient pour faire avancer le  
charbon. Le père prenait aussi son tour. C'était la traction humaine. Je reviens  
encore cette scène inimaginable. Plus tard la chaudière fut le travail,  
puis les tracteurs arrivent et on arrive au moulin à la fois fonctionnant  
au mazout. L'ouf empoussièrement de la rivière et disparition des poissons.  
Il y avait encore le cordier qui filait le fil de la hampe et le cordage. Les  
autres lui achetaient la toute fibre, ficelle, permettant de mettre leur œuf  
sous tension. Les fermiers avaient besoin de cordes résistantes pour leur  
nettoyer. Les bateliers lui commandaient des gros câbles nécessaires au re-  
morquage et à l'amarrage de leur maison flottante. Le métier ouvrait  
sauf largement son homme. C'était la grande machine dans les bois où  
je m'étais vu devant le tapis d'or du jonquille, avec l'air de gros  
bouquet parfumé qui fleurissent bon printemps. Les dimanches  
on était guère à demi-feste, empoussièrement par l'imposition de beau  
costume à cause de la messe et des visites obligatoires. L'ouf  
interdiction, ce jour-là de sauter les fossés, de jouer au ballon,  
poney, sport et le beau costume, on aurait pas tenu le coup.  
Après la messe, nous dansions les corps volants (dragons) et les d'œuvre sortis  
de nos mains. N'oublions pas la messe, la messe, la messe, la messe, la messe  
sur la côte d'un fossé, où les admirateurs de balades en haut-épaulé, par  
leur longue queue de papier. Nous leur envoyions des diables, mes amis  
de papier à croquer à la ficelle que le vent faisait voler pour rejoindre le  
gracieux faneur. Enfin, c'est très rare, on n'avait pas fait dans le ciel.  
À mon retour, j'en faisais part à mes parents, empoussièrement qui j'avais vu un

aéroplane, un monoplane, un biplan, voables, uti, liés alors.  
L'hiver, c'était aussi l'obscurité qui nous tombait dessus comme  
une éclipse dix heures après-midi. Inutile que l'éclairage public  
n'existant pas, et c'était un problème lorsqu'il fallait se déplacer  
la nuit. On se devinait plus qu'on ne se voyait. La lampe à  
pétrole (ou quinquet) était rare et vendait les soirs possibles. On  
ne l'allumait qu'à l'heure du souper, avancée, car on économisait  
tout. Quand le gel envahissait la maison, la famille se rassemblait  
autour du poêle (nous disions et nous brûlions des galettes, du  
menu, du tout venant. Une chaleur reposante occupait la pièce.  
Lorsqu'il se faisait tard, l'air en prenait des coups et allait se  
coucher. Elle nous quittait, une bougie à la main, préférant  
cela au quinquet, juge trop dangereux au cas où elle aurait  
trébuché dans l'obscurité. Que dire du téléphone ? Un appareil  
pour le village, le téléphone communal. Pour l'usage, on  
s'adressait au bourgmestre. Ceci se passait vers 1930. Lorsqu'il  
y avait des mariages, le parcouru se faisait à pied, par couples.  
On était des diables pour les gens âgés. La veille de l'évène-  
ment, les amis du ou de la mariée faisaient honneur, ce qui  
consistait en l'éclatement de pétards. Entre deux salves, la  
famille les invitait à venir boire un coup. Les sympathisants  
dissaient au sommet d'un mât un pantalon du jeune homme.  
Le d'incendiaient ensuite sous les acclamations des badauds ;  
le fiancé devait assister à la petite cérémonie. Nous appelions  
Béatrice le pantalon. Lors des fêtes, pas de faire part, au mieux  
présenté dans la presse. La notice indiquait le trépas, et  
aussi les habitants apprenant qu'un des leurs était mort.  
Le curé ne commandait, c'était le terme, lors d'une  
messe l'âme de Mr X. Un avis était aussi affiché aux  
votants sous le porche. Pour que la nouvelle fut rendue  
publique, des prières passaient de porte en porte. Mortes, elle  
étaient à pas rapide répétant inlassablement les mêmes



phrase "Je viens pour le déjeûner de M. et L'entrecôte" aura lieu à tel endroit à telle heure. Inutile d'entamer la conversation, elles devaient visiter plusieurs localités. Un café était fixé à la fin de la journée, et les villageois se signaient en passant devant la maison. C'était un simple ou bon et les gens pauvres, énormes écart de chez les autres. Il n'y avait pas de stock de ces objets, le menuisier prouvait les mesures et participait en conséquence. La personne de couleur était transportée de la maison mortuaire à l'église sur un simple trançard recouvert d'un drap noir pour les gens peu fortunés, pour les autres, c'était le cortège tiré par des chevaux.

X Jusque dans la mort, il y avait "la différence. On veillait aussi, pratique à présent disparue. On faisait appel aux amis, aux jeunes. Cela m'est arrivé deux fois et c'est été un affront que de refuser. On tenait le corps jusqu'à l'aube en jouant aux cartes à voir basse et surtout on buvait du café fort et on ingurgitant force bistouille avec laquelle les nous intellectuels nous opterions. Une information, le bistouille (le mot est le au dictionnaire) est un mélange de café noir et d'eau de vie à 40°. De temps en temps, on allait voir à plusieurs, si tout se passait bien, si il n'avait pas bougé, si il n'avait pas fait la belle. Les ruines restaient qu'un veillon s'était enfui en hurlant dans la nuit. On a captait toujours cette obligation, avec un petit mouvement de excuser, moi-même ce qui meurt était suspect et c'est toujours nous nous réconfortons en arrosant nos amygdales avec de bistouille. Ence qui on confirme, non nous va, après ma nuit blanche je venais marchant sur des nuages. Mais à propos ce sujet insolite, j'en souviens aussi de la diligence qui, des foires, mène, emmenait la campagne à la ville pour les ramener dans leur, le rata à la fin du jour les mariages avaient se permettait, il lise les autres partaient et se couchaient à 10h après avoir couru 30<sup>ms</sup> de Km. Il n'était d'ailleurs pas rare de voir des personnes la nuit et les gens faisant halte sur le bas côté des routes. Il y avait aussi des fêtes locales dans chaque hameau, la course aux saes, ...

La partie de jeu de balles, le concours de pinsons, la pêche - la pêche à la bouteille, la cartomancie ou discurr de bonne assemblée, le mât de cocagne (nous avions arbre à sautoir) son jeu poche leur généralement engluis au sommet de laquelle se trouvaient des cadeaux irrisables. Quelques courageux, habillés en costume, renouaient l'escalade pour s'approprier des victuailles. Certains retombaient lourdement sur le sol après quelques mètres d'ascension, parovoir au faite était tout un programme. Dans les estaminets du cabaret, café c'était réservé à la fille et eut pu paraître snob, le phonographe au pavillon, chose c'était l'ambiance de ses airs masculins distillant de la musique de la belle époque. C'était un grougnou, la valse bruno, le temps des cerises, le quadrille des 18<sup>ms</sup> avec ses diverses figures, paete et paysan, la chanson des bleds d'or. Les clients s'protaient, une chape ou un chapeau, l'après du moment. Dans la façade de ces établissements, un panneau de pierre était soigné, celle. Il permettait, aux campagnards de retirer de son travail, d'attacher son cheval avant d'aller stancher sa soif à l'intérieur. De son, un bal dans une grange, il n'y avait pas de salle, faisait danser jeunes et vieux jusque tard dans la nuit. La sono? quel que volontaires de la fanfare locale. Les instruments? Trompette, piston, tambourin sans oublier le piano à bretelles. Partir une mazurka et une scottish, nous allons baguener, manger des frites, musarder.

Étant considéré comme "intellectuel", mon père était souvent sollicité pour tenir la caisse à l'entrée de la "salle". A la St-Léonore, nous partions en bandes turbulentes, sous la surveillance de bonnaire de notre instituteur. Le but de l'escapade? La pierre Bruehaut que nombre d'entre vous connaissent, ou les grands bois. C'était notre "stage scolaire". Au retour nous jouions au bouillon dans la cour de l'école.

Et c'est évidemment la mise de chacun, c'était de cinq cents mes (nous de-  
 si-ont fait son) et nous nous bagarions l'après-midi, nous perdions la  
 parole. De l'autre côté que mes parents ne le feraient pas car  
 c'était un jeu de hasard. Dans le bâtiment adjacent, les filles  
 jouaient du paradis, poussant du bout du pied et d'une jambe,  
 un disque de bois qui devait circuler de l'autre en cas sans  
 jamais arrêter sur les lignes intermédiaires. Il y avait aussi le  
 billard, le jeu de boules, les cerceaux, etc. Le jogging n'était pas  
 en core. L'esthétique n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui,  
 les habitants n'éprouvaient pas le besoin de combattre une  
 bricoche maussante. Occasionnellement, le jeudi après-midi  
 qui était alors le corps de la semaine, un rencontre de football  
 opposait moy, de l'âge à la localité d'à côté. Les joueurs ne  
 manquaient d'ailleurs pas pour participer ce sport dans les  
 clottes, les écoles disposaient d'une ardoise sur laquelle ils  
 se servaient à l'aide d'une tige, espèce de long crayon, d'ardoise  
 de long d'un mur blanc. Ils alignaient les grandes bouteilles  
 d'encre noire, fatiguée par mille maîtres. A sa demande nous  
 cueillions à une certaine époque de petites baies que nous  
 trouvions dans les haies. Il fallait macérer et obtenir une  
 encre de qualité mais qui parlait à la longue. Voici ce  
 qu'il en reste un demi-siècle plus tard. J'ajoute qu'il y  
 a fait aussi les plumes "Ballon".

Le vélo de mon père, un engin d'un autre âge pesant une  
 bonne dizaine de kgs. L'éclairage était très peu éclairé.  
 Pas de dynamo. Des cailloux de barbe sur lesquels de  
 l'eau tombait goutte à goutte produisant un gaz sortant  
 par un bec. Il suffisait de l'enflammer. Autre cela était qu'il  
 la sonnerie. Une grosse poire en caoutchouc sur laquelle le cycliste  
 pressait fortement, faisait surscuter les pistons et battait  
 à l'endroit qu'elle ne sonnait. Le cadre, dans son encre noire  
 supérieure.

supportait une sacoches contenant toute une infirmerie pour réparer la  
 bicyclette sans à tre un lide, n'était pas commode. Les gens allaient du côté de  
 pied avec gros souliers à leur pour les faire durer plus long temps.

Atteindre 60 ans, c'est remuer d'anciens souvenirs en symbiose avec la nature  
 abondante qui m'entourait. C'était la recherche de l'histoire, la découverte  
 de divers usages de passagers qui jouaient les seconds rôles. C'était être proche  
 de la terre, c'était la palpier. Je connaissais l'air du matin, l'air d'été, l'air d'hiver,  
 la grise. Je n'avais pas le plaisir de l'été, je trouvais l'été agréable, et l'été, je  
 trouvais au déboulé d'un lapin au gîte. Dans les premières, le cheval de trait  
 était omniprésent, il portait fait à tous les travaux. Il était un ami et j'ai  
 de fermiers à leur départ. Il portait le traicteur bûcheron, portait  
 même courait le remplacé. On était jusqu'à l'automne, j'en étais de la campagne  
 je portais le vissement des dérivés que l'on coupait. Bientôt s'avançant à l'or  
 gite. Sans moissonnaise. Tout se faisait manuellement. Enfin l'ouvrier  
 respirait haleine, il était fait la pipe de terre cuite. Quand le tranchant de  
 la faux était émoussé, il posait la lame sur un poquet et la martelet. Si l'  
 restait des l'année, il la livrait à l'aide d'une queue qu'on accroche de  
 pierre à acquies. C'étaient les javelles mises en gerbes et l'éclosion des épis.

Car le temps des les bords charnus salomon ment qu'il s'écoulaient à la force  
 la précieuse récolte de paille entrant dans l'édification sur la base battue du grange, se-  
 parant le grain de la paille. Il y avait aussi les bords et les bords de l'été.  
 Souvent je te, non contrainc au début d'une ombre, la bête bécote que à jamais d'un  
 ou l'autre des lignes d'arbres, les menages des épouses s'activaient. Elles ramas-  
 saient la bois mort qui alimentait les fours pour la cuisson du pain. Dans les bords  
 l'automne, c'était la cueillette matinale des champignons dans les prairies,  
 fréquentes par les chèvres. Une véritable course après Louis, Blaise et Laure. C'était  
 ma mère qui parvenait à enlever de sa main quel délice que de découvrir ces chan-  
 terelles ayant poussé en pleine nature. Évidemment, ce sont les d'été, sophisti-  
 que l'on trouve en bête. En mai, nous chassions le hamaton (bruant). Le soir, pe-  
 trognon le long des haies, on les happait au vol d'un coup de casquette adroit. La  
 grande <sup>on en fait</sup> de faire le matin par secouage des haies. Les insectes endormis  
 de gringolaient avec un bruit mat. A l'occasion d'un campagnon de protection,

X de l'agriculture nous les camionnés à l'école dans des boîtes à chaussures, que l'on détestait dans un feu à l'heure dans la cour. Aujourd'hui, ce colporteur a pratiquement disparu. Ma localité respirait la quiétude, tout bruyait en temps qu'on venait travailler ce calme. Les gens parlaient peu, pas l'accent bas et ils étaient contents de leur sort. Population essentiellement ouvrière aux occasions calmes, au front ouvert de sueur, aux manches retroussées. J'ai vu un riche voisin qui est mort dans sa villa à Brédelle. Il ignorait ce qu'était la mort et il n'était pas malheureux pour autant. Ma grand-mère me parlait avec naturel de son voyage, par fer à Orléans, le seul déplacement d'enseignement qu'elle ait jamais effectué. Mirait-elle à l'imagination cette brève période, qu'un demi-siècle plus tard le petit-fils à qui elle parlait, était en vol pour les Amériques, alors que l'aviation en était encore à ses premiers balbutiements ! Mon village était si bon de routes tortueuses mal entretenues, aux pavés déjoints. Les mauvaises herbes y poussaient. Elles étaient bordées par des haies de masonnets coupés dans le même style. Et l'heure respirale, le poème des volets se faisait entendre. Les chaumières presque en même temps fermaient leurs paupières. L'absence d'intimité de ces foyers était alors chose importante. Toute la vie se concentrait bien au chaud, autour du poêle à gros pot-pouffes, avec à la main de plomb. Se couler à 2 marches légèrement soulée, dessinait au plafond un croissant de lumière devant l'écran tombante. Sur la cheminée de bois noir on dessinait un œuf et à son côté de porcelaine, flanqué d'un raftin, débordant de longues allumettes soufres. Et voici un... L'horloge de son grand baluchon venait de la silence. Dans le jardin, jouissant ces demeures on trouvait souvent un vieux puits. Surtout faire de mousse où s'accrochaient quelques orties solitaires, avec son treuil et son long câble au quel un seau était suspendu. Lors que l'on puisait l'eau, on se voyait venir vous questionner quand vous penchiez la tête. Que de fois cela me m'est-il passé par la tête ! Les ouvriers frontaliers (ils constituaient une minorité) se levaient à 4 heures le matin, repartaient à 9 heures le soir. Il leur revenait à pied les six jours de la semaine. Ce n'est que le dimanche

X qu'ils venaient leurs enfants. Ils ne se plaignaient pas, la vie s'était ainsi faite. Ils y étaient habitués et atteignaient un âge avancé. Ils étaient et se lavaient sans le savoir. D'autres préféraient rester absents du lundi au samedi, évitant ainsi les fastidieuses randonnées pédestres. Ils travaillaient dans le bâtiment à Angin, à la quincaillerie de Montagne, à la papeterie de Valenciennes. Le Belge y était très considéré, en plus assidu comparé à son homologue français. Quel était l'ordinaire de ces villageois ? Il était à l'image du cadre dans lequel ils évoluaient. Il y avait les hommes de terre cuite "à l'étouffé", c'est-à-dire sous une cloche d'argile cruite et dans le cas le harnage de cuir était très apprécié comme accompagnement. C'étaient la bouillie, le ragout, le pâté, la saucisse, le steak le dimanche. On fait peu ou pas de viande noble. Ajouter les produits de patât et légumes ainsi que les fruits et légumes qu'on récoltait. Ma mère, toute jeune, mégeant une baraque pour la 1<sup>re</sup> fois. La mordit-à plusieurs dents ignorant qu'il y avait une petite encoche à l'œil sous toutes ses formes. Il n'était pas rare de souper avec les pieds et les bords chauds, sués de cassonade. La bière de ferme était toujours présente, la margarine était réservée aux occasions modestes. La frite crissante cruite au blanc de bœuf était sur toutes les tables. Chez mes parents j'en mangeais pratiquement chaque jour. Si ma mère avait le mis de lui préparer son plat préféré, mon père était de mauvaise humeur et repus le faisait tomber. Nourriture frugale, existence spartiate. Dans les rues les gendarmes à pied ou à cheval faisaient des rondes. Longes aux ombres actuels de la police. Mon père n'avait contact souvent. Totant enfant, j'avais de fréquentes maux de dents. Le docteur de



Le dentiste qui n'a fait rien, d'un dentiste, ne réussissait ou marquait ses extractions. Les grains de la dent, résolution, sa mère l'envoya chez le guérisseur. Nous disions de bon cœur. Il fit une croix sur la joue, murmura quelques paroles et dit ce qui était à faire. C'est ce qu'il fit. Et son réflexe, elle n'avait plus mal. On dit l'œil était rouge de sang. Cette dent disparut morceau par morceau sans plus jamais manifester sa présence. Cette opération s'appelait à passer au secret, et le secret était l'acromia de son oncle. Quand un enfant avait des convulsions (feu L'Antoine) même scénario. On appelait le secret, du village, il se concentrait, dessinait une croix aux endroits où il fallait, et cela venait à guérison. Il demandait de faire un croquis. L'enfant peu à peu se calmait et la guérison était pratiquement toujours assurée. On ne mandait le médecin que dans les cas extrêmes, et c'était au tout. Mon père tout jeune de casse le bois, joignant la mère le lui remit pendant les moments de la grande. C'était donc le fait un, si ce n'est total. On pouvait d'ailleurs voir chez elle, dans ses parois, toute une collection de boîtes métalliques soigneusement étiquetées contenant or, argent, feuilles et quelques autres. Pour ce qui me laide, elle avait de la réflexion, mais elle ne savait aussi la fleur de la reine des prés, dont elle faisait une infusion efficace en cas de maux de gorge. Hier, le ou elle croquait. C'était la classe au gros à l'année, après leur capture, ces gentils petits oiseaux, servaient à la fabrication d'un sirop. Incluent, peu, calmant, sécher, des tourterelles. On grand mère en possédait, mais j'ai toujours refusé de goûter ce médicament des la bouche d'autrui, les épiceux, arrachaient le chocolat, mauvais, le herbe qui poliferaient. C'était un problème de son débarras. Les gens en montagne et si chers, ces racines lanchées et abstraites

→ Verso

étaient utilisées en brosse. Maintenant, c'est le co-co. Vers 1934, l'électricité fit une timide apparition, mais en 1940 le beau coup de maisons isolées n'étaient pas encore nées. C'est alors que mon père, sans filaire, acheta, construisit son premier poste de P.S.F. Pendant des mois, tous les soirs, s'étaient consacrés, ce fut d'abord, le poste à galène. Ses voisins et amis seraient nombreux à écouter le concert de Big Boy. Nous étions émerveillés. Puis ce furent les radios à cadre pivotant avec l'adjonction, d'une antenne très haute, un sapin, en l'occurrence planté profondément dans le jardin. De nos jours, nous avons le T.V. couleur, le noir et le blanc et tant de classe. Enfin, ce fut aussi la guerre vraie et réelle, la présence d'Alsace de l'occupant durant quatre longues années. Ce fut le rationnement de denrées alimentaires, de plus en plus après au fil du temps. Le régime de l'ersatz. Je pense surtout à l'ble qui remplaçait le porc, un porc permettait l'augmentation, de la quantité quotidienne. Nous passions les grains au concasseur, lequel séparait la farine du son, ce dernier servait à l'engraissement des lapins et ainsi, rien, n'était perdu. Je vois la basse cour que mes parents entretenaient. Poules, canards, même un moineau, puis une chèvre tout un effort qui nous apportait un steak apprécié. Sans plus, ma

→ page 8

mine se serait mélangé aux os en forme de S. Seul le crâne me restait. Dans  
 notre village fut exterminé par du vandalisme. Les escarpes en forme de S de  
 de grands sacs et s'échappaient à travers champs par une ouverture pratiquée  
 dans la haie au fond du jardin. Des limes y portaient couvert avec elles. Plus  
 était déposés à la gondalmerie toujours dans les vallées. Elle avait d'autres chals  
 à fournir. C'était pour nous une perte sensible car cela nous privait d'un  
 supplément de viande. On refusait à zéro. L'après-midi que le lendemain se re-  
 trouvaient devant à l'admission, un lapin, ou un poulet maigre avant d'être  
 servi. Mon père cultivait du tabac et l'année dernière. Si le décalage, sa vache  
 était réduite. Bien que bénéficiant de la <sup>part</sup> d'indemnité de ma mère, je n'étais pas assez  
 Les femmes se portaient des vêtements de la guerre. Il y eut aussi beaucoup de  
 de bonheur que j'ai laissé derrière chaque semaine chez de petits exploitants.

C'étaient le fromage blanc à gogo, la confiture à peine sucrée, le Goudon,  
 strop, respect de viande acheminée par camion. Me faisait d'innombrables garnis  
 saient notre pain fait de miel. Le café moka. De la viande coréenne, infam. Les  
 rage qui nous richement, mais on l'arrêtait pas la viande qui pour commencer  
 la journée. Un grand de café coiffait une pièce. Nous achetions un cornet de onze  
 grains de quoi déguster un bon repas le dimanche. Chaque famille avait droit  
 par un des jeunes s'ajoutent sur pied. Nous les attrapions dans la forêt, les déceptions en  
 riches et les ramenaient chez nous. Une journée de travail pour moi, pour Michel et  
 moi. Le combustible économisait l'électricité et le chauffage de nous chauffés à  
 peu mesur. C'était la "struggle for life". Je me rappelle ces matins où je partais  
 par les sentiers prendre le train pour attendre Bourras, lieu de naissance. Dans  
 les avions allés avaient les ce de l'air sur la région. C'était chose fréquente et  
 l'histoire a vite fait de phraser en ce langage. Les feuilles mortes étaient partout  
 des champs, sur les routes, dans les arbres, accrochés au feu électrique, sur les toits.  
 Dans les paparts, on ouverts jonchaient le sol. Il était un peu rouge. Et voici un  
 exemplaire. Fils étaient un lingon, c'est qu'ils étaient des linés à la France, le  
 les ayant chassés jusque chez nous. Ce qui suit est à l'attention du délégué du  
 de la vie présente. J'ai nommé mon beau-fils Henry Golbe. Il y avait ce  
 petit trou, ce petit lard bracho tant, qui à cause d'une légèreté côté  
 entre l'économie et l'histoire peinait à s'essouffler, se trainait, parfor

ceci était le et  
 même s'arrêtaient, à cause de la mauvaise qualité du charbon, utilisé. Ce qui  
 nous valait souvent une arrivée tardive en classe au grand dam du prof-  
 des études qui fulminait, on nous apercevait. Notamment, nos trains sont  
 des palais. Structures métalliques glissant silencieusement sur des roues qui  
 sont au millimètre près l'écartement des rails, grande précision, vitesses  
 confortables, chauffage efficace. Souvenez-vous. Les locomotives d'avant guerre  
 trainaient un tender, si de tables et nous puissions de la qualité qui à coup  
 de l'elles languaient dans les jours d'affaires. Il y avait les voitures de 1<sup>er</sup>,  
 2<sup>me</sup>, 3<sup>me</sup> classe. Dans celle dernière s'entassait le tout venant des voyageurs. Les  
 confortablement dans chauffage et percevant de toutes leurs jointures. Il était de-  
 ordés comme l'indivisibilité picturale à la faire la formation était assurée par un  
 porte à glissement. <sup>Et</sup> d'autres, une copie d'autres faits saillants. Sous le régime  
 de Vichy, le ravitaillement de la France était supérieur au nôtre en qualité  
 quantités. Il y avait donc possibilité pour les marchandises importées des ports  
 et la destination en Belgique. Le dilemme était de choisir leur faire franchir  
 à quel l'éclair, gros ruisseau qui de l'ouest la frontière et se jette dans l'océan.  
 Au contact de l'eau, ces marchandises se mettaient à hurler refusant d'avancer  
 se demandant ce qui leur arrivait. Quelle solution adopter pour éviter  
 ce tapage nocturne. Aussi simple que l'œuf de Colomb. Leur conduire  
 copieusement le <sup>matériau</sup> de confiture avant de traverser tout o-coups  
 qui ils étaient à se bécoter les balles, et la franchissaient de silence la  
 petite rivière dans le plus profond silence. Une fois sur l'autre, ils  
 ils étaient abattus et de pieds dans une maison, toute proche pour  
 être ensuite vendus au poids fort aux consommateurs.  
 Pour arrêter l'argent de poche que mes parents me donnaient, il  
 m'est aussi arrivé à leur insu, de transporter de Belgique en France  
 deux ballots de cordes de maisonnette. Chargé comme un baudet de  
 montagne (10 kg) je quittais l'entrepôt à l'extrême frontière. Je vais  
 à l'or à parcourir un bon kilomètre pour déposer la marchandise  
 dans une ferme isolée. J'ai vu que la fille française s'était  
 très peu poli de et causait à la mort de la tradition, la nôtre était  
 de meilleur que celle.

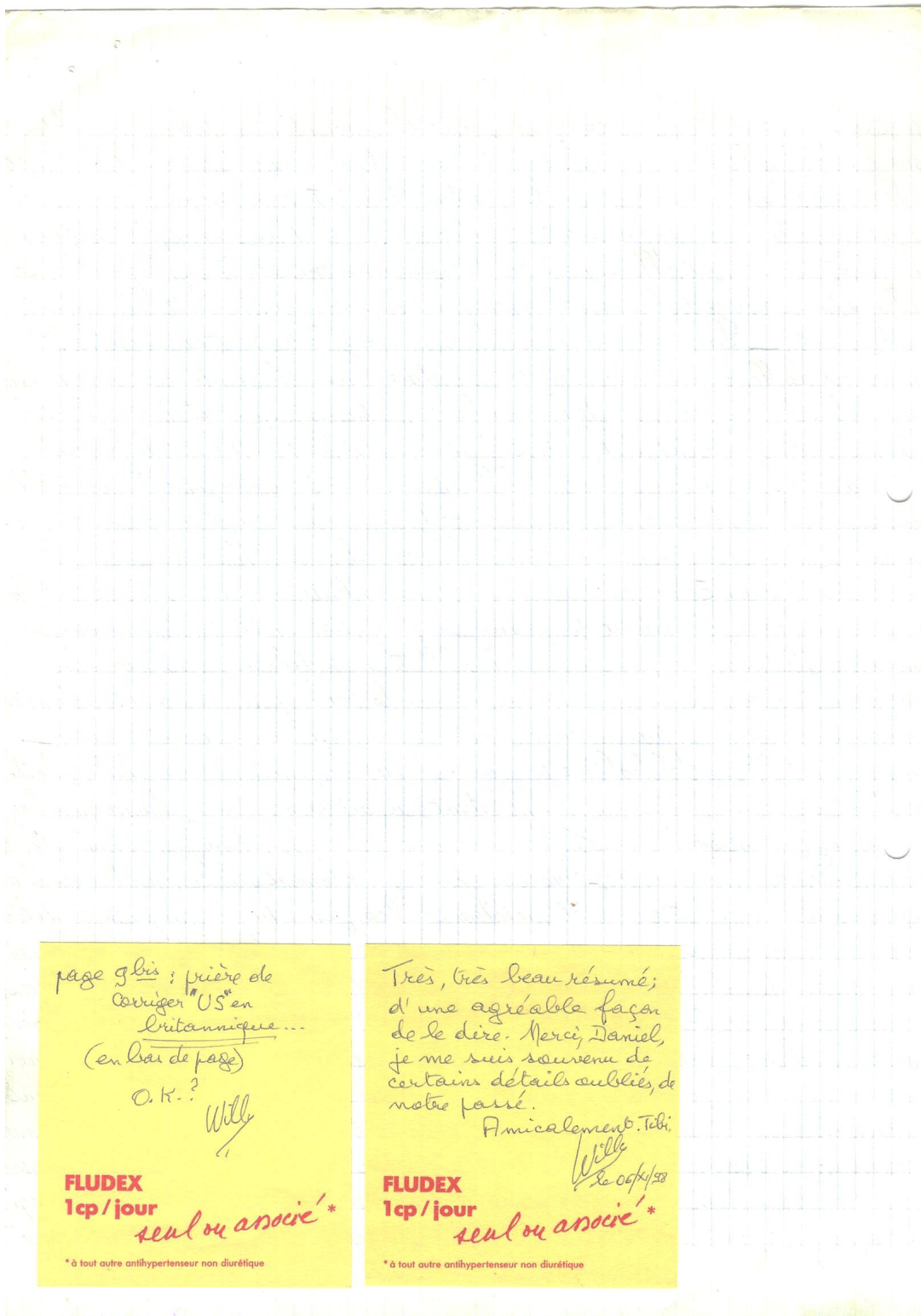
Il y eut aussi Bourras, ville innocente et mortelle.  
 Les chapelles de bombes qui tombèrent.



*bis*

Courmai qui souffrait. Les incendies dont la clarté lugubre était visible loin à l'horizon. Courmai qui brûlait; l'éclatement de bombes, les cris des blessés, les maisons brûlées, la cathédrale à flancs blessés. Courmai qui mourait. Louisot, Boy, et Lumière. Les responsables? Sa Luftwaffe en mai 1949 par un bombardement dirigé sur une ville alors venue d'objets militaires et bord d'i Saevor. L'U.S. Air force en mai 1946 en attaquant une ville précise: la gare et l'important marché pour vivre (dis-que) lors la fin du conflit nos nuitées tant bécées par le bombardement l'air entrant de ces centaines de pots ces B-24, ces Messieurs et autres Lancaster qui allaient dans la nuit pour le Gosman, dans sa tamie. Le bruit des moteurs allemands était plus rido, plus hautes ceci était dû à une différence de combustible. Pour la population qui avaient vécu 37 ans sous le joug, notre oreille s'extérie les reconnaissait aisément. Dans les heures matinales, c'était aussi le retour de ces avions brisés, avec blessés à bord, au bombardement s'accablés, enroulés, volant bas pour éviter la chasse adverse, et qui par tout moyen essayaient de rallier leur base insulaire. Beaucoup y parvenaient. Le mal leur avait été causé et de ce, dans la Manche ou sur le sol anglais en, ou du but, en, Flandres, en Wallonie, dans le Nord de la France. Le jour tant attendu se précisait. Les habitants rebrevaient leur souffle. Les convois ennemis roulant au gazogé réfléchissaient jour et nuit. Le poids métallique semi à propulsion par la résistance n'était pas étranger à la débauche de l'impulsion. Les pneumatiques et un mobilisant l'allemand (en flanc), les jeunes américains à l'air mêlant le changement, fumant Leck, Sals ou Chesterfield, suivait de près. C'était le 2 septembre 1944 vers 14 heures. Instants de liesse inoubliable. Vous commencent une affaire. Le lendemain, à 16H30 pour être précis les quelque 200 B-24 de la brigade Tison, insérés dans un corps d'armée U.S. franchissent la frontière à Hongz, mon village natal, venant de La celles (France).

Le reste le poignard que de voir ces gens de chez nous de chez de leur origine blonde un embarras de sol national. C'était beau, c'était vivant. Une fille comme moi étonnant. Manu fier d'honneur, le savait-il. Dans cette euphorie, c'était aussi à attiraient personnes qui avaient fini terminés. Sa che de leur race, une ou je me suis sentie sur le bord. Elle était élitaire, première en classe. Sous le quel était de elle gérait. Le bruit de l'approcher empourrait leur visage. Une respectable conduite et honorable. Sa pauvre mère, je chassais avec et les gents de moi-même. Je ne voyais de fleurs en flanc avec un succès certain, de mon côté. Vous de commençaient à leur être et j'étais devenu de l'après, large. J'avais de la patience et était de moi. Je le répète le travail était détaillé, malgré m'abattonnai. Le 13 août 1955, le pénible s'arrêta. Ce fut la rentrée de l'année. Le 13 septembre, adieu la vie de cette année. Fini le bontinage, ce fut le mariage. Grammy avait été qu'une brève, mais pas à l'incroyable. Mais j'ai une belle expérience. Je n'ai rien et ça n'est à elle parle feu d'Espagne. Blanco, Dosojador, Cutuama, etc. etc. et c'est tout. Je m'occupe plus de la culture, son in du bon, sa patience à travers les épaves que mes avers de la suite. Appaise ce que est de l'élite au petit m'incise de la fabul parait la maison, ce fut moi de leur de fait pour le meilleur ou pour le pire. Et dans ce milieu on le voir des parents saignés abondamment. Il se bécotaient ensemble. Mère à la 60<sup>me</sup> c'est glabuliser, l'un des conclusions, mais on en, philodophe. Le me Boei aurait pu être mieux. Appais tout j'ai fait mon possible. Mais à quoi bon. Le 13 septembre 1955-1956. Saite la culture de l'école des chefs, répond infailliblement. Pas d'échappatoire. À la 60<sup>me</sup>, c'est le commencement de l'école. L'essentiel a refusé de la vie, mettre en pratique le bon. L'un, jour du jour qui passe, me dit en ce long honneur, se fait en la parole des choses éternelles, s'attache à la beauté. Un être de sol. L'admiration de la beauté est un fait. On s'occupe, on s'occupe, on s'occupe. L'essentiel de la pureté d'une jolie flaque qui s'épanouit, a vu à l'âme d'un poète, l'absence de silence. Comme Grammy, me dit au paroxysme est absorbé une étoile plus douce. Il me vint l'espérance, pour le dire la dure loi du travail et on s'occupe. C'est ouill en la fleur à partir. C'est avoir toute la ténacité de faire ce que l'on veut quand on le désire. C'est à l'homme les habits, ma collection de timbres, mes cailloux en Dubé. Hl and que, mon potager, je la s'en, un après dans un trou de ma vie à la fatigue me venant complétement me laisser. Le soir, une après jour, ma vie devenait un vaste jardin, je me prenais à rêver et je soliloquais.



page glis : prière de  
corriger "US" en  
Britannique ...  
(en bas de page)

O.K.?

Willy

**FLUDEX**  
1cp/jour

seul ou associé\*

\* à tout autre antihypertenseur non diurétique

Très, très beau résumé;  
d'une agréable façon  
de le dire. Merci, Daniel,  
je me suis souvenu de  
certains détails oubliés, de  
notre pari.

Amicalement. Tohi.

Willy  
le 06/09/2013

**FLUDEX**  
1cp/jour

seul ou associé\*

\* à tout autre antihypertenseur non diurétique